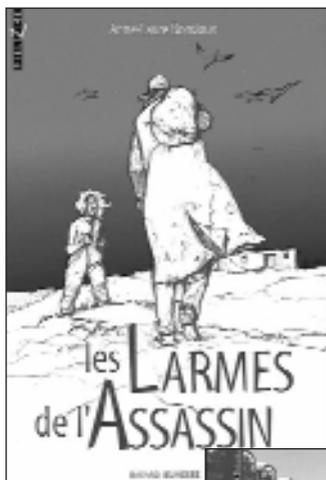
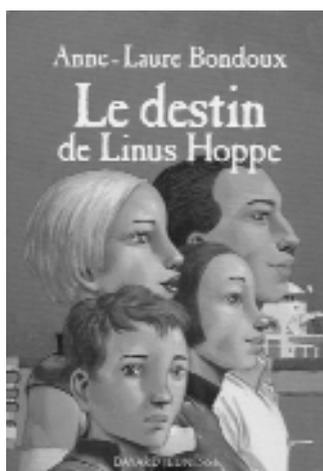
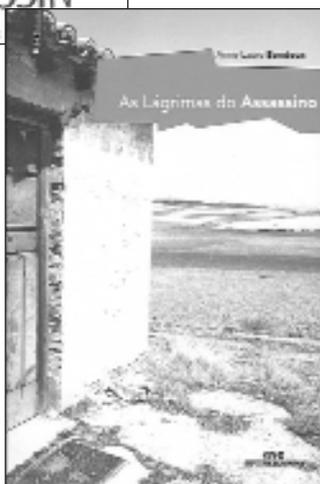


➔ Visiteurs du soir



L'édition française et l'édition portugaise des *Larmes de l'assassin*



Le 28 septembre 2006, La Joie par les livres accueillait Anne-Laure Bondoux, interrogée par Véronique Soulé dans le cadre du cycle « Visiteurs du Soir ». Cette soirée a rassemblé vingt-cinq personnes, dans une ambiance détendue, avec une auteur souriante et pleine d'humour.

Auteur du *Peuple des rats* et des *Larmes de l'assassin* (qui lui a valu de nombreux prix littéraires, notamment le Prix Sorcières 2004), Anne-Laure Bondoux a d'abord été journaliste à Bayard Jeunesse entre 1996 et 2000. Depuis, elle se consacre exclusivement à l'écriture de romans pour les jeunes – elle en a publié une dizaine à ce jour. Elle est actuellement en train d'écrire l'adaptation des *Larmes de l'assassin* pour le cinéma.

Anne-Laure Bondoux est touchée de retrouver sur la table les numéros de *Maximum* qui ont accueilli ses premiers textes publiés : « Ça m'a marquée, confie-t-elle, c'est la première fois qu'on m'a fait confiance ! J'avais envoyé des textes à *J'aime lire*. Ils ont été refusés, mais on m'a embauchée, pour développer *Maximum*, un journal pour les 9-13 ans, qui surfait sur la vague « frissons ».

Ce fut son entrée dans l'écriture professionnelle, avec la joie d'être payée pour écrire, l'occasion de travailler avec des rédacteurs expérimentés, un cadre strict (nombre de signes précis...) alors stimulant parce qu'elle n'avait pas encore goûté à l'immense et irremplaçable liberté du roman : les contraintes, c'est parfois agréable de jouer avec... Sans compter l'aspect financier qui entre en compte : les auteurs sont payés plus vite quand ils sont publiés par la presse.

Depuis le lycée, Anne-Laure Bondoux n'a qu'une passion : l'écriture, et l'idée de gagner sa vie en écrivant. Concrètement, cela a pris plusieurs formes : salariée d'une maison d'édition (Bayard), piges, animations et rencontres avec les scolaires... Cette année, elle a décidé d'interrompre les visites de classes, très fatigantes : il est lassant de répondre toujours aux mêmes questions, et parler de son travail alors même qu'on n'a plus le temps d'écrire, c'est terriblement frustrant. En 2004, la plupart de ses ouvrages ont été achetés par des éditeurs étrangers : le montant des droits a été suffisamment conséquent pour lui permettre de vivre un an (c'est, plaisante-t-elle, « de l'argent converti en temps d'écriture – accessoirement, je nourris un peu mes enfants »). Elle nous montre par ailleurs quelques-unes de ces éditions étrangères : les couvertures sont parfois si différentes qu'on a l'impression d'un autre livre ! Si elle écrit pour les enfants, ce n'est pas du tout une décision de départ. À l'âge de 15-16 ans, elle a commencé à écrire « sérieusement » : participation à des concours de nouvelles, pièce de théâtre pour la troupe

rencontre avec Anne-Laure Bondoux

qu'elle avait montée, et enfin quatre romans pour adultes, entre 18 et 24 ans – aucun ne sera accepté.

C'est parce que son compagnon a rencontré la rédactrice en chef de *J'aime lire* qu'elle a décidé d'écrire trois textes pour cette revue ; ça a abouti à son embauche à *Maximum*, ce qui lui a ouvert un nouveau terrain d'aventures. Que ce soit dans la presse ou dans l'édition pour la jeunesse, elle a rencontré des éditeurs prêts à aider des auteurs débutants. C'est ainsi qu'elle a été amenée à publier pour les enfants.

Mais elle a envie d'écrire cette année un roman pour adultes, ne serait-ce que pour mieux cerner la différence entre les deux, particulièrement en ce qui concerne l'écriture pour les adolescents.

La presse est totalement liée à son lectorat, ce qui n'est pas le cas du roman. Un seul des livres qu'elle a écrits a été commandé fermement par un éditeur, avec un thème : *Le Peuple des rats*. Au départ, c'étaient six tomes qui étaient demandés, mais les rats n'étant pas son sujet de prédilection, elle a réduit à trois. De plus, l'intrigue a été élaborée dans un travail collectif, mais la rédaction est entièrement d'Anne-Laure Bondoux, ce qui explique son unique signature.

Si pour ses premiers ouvrages, le lecteur était présent dans son esprit, aujourd'hui elle évite de penser à autre chose qu'à l'histoire qu'elle est en train d'écrire. Elle préfère éviter également d'envisager une traduction : s'il avait fallu penser à la question d'une diffusion en Amérique alors qu'elle écrivait *Pépites*, ç'aurait été trop angoissant ! Mieux vaut fermer la porte aux compléments comme aux attentes des lecteurs, sinon, résume-t-elle plaisamment, « tout un tas de monde bavarde dans mon bureau, et je ne peux plus travailler ».

C'est à l'éditeur de décider si un texte entre dans une collection, mais en tant qu'auteur, il s'agit de ne pas brimer son écriture, même si il y a une autocensure de fait.

Le point de départ d'un livre, c'est souvent une ambiance, une atmosphère, tirée du compost au fond du jardin : les choses qui s'accumulent (livres lus, films vus, expériences diverses), qui « pourrissent » et finissent par faire de l'engrais, avec une grosse part de travail inconscient. Les personnages ne se greffent qu'ensuite.

Par exemple, pour *Pépites*, c'est d'abord le fait de lire beaucoup de littérature américaine qui lui a donné envie d'écrire sur l'Amérique. Mais a posteriori, elle discerne également une influence des westerns de John Wayne qu'elle a regardés dans son enfance, ainsi qu'une édition de *Mère Courage* de Bertolt Brecht, où il y avait une

photo du personnage éponyme tirant une carriole.

De même, le premier roman qu'elle a écrit, à 18 ans, se passait en Patagonie, et dix ans plus tard, ce Chili rêvé est revenu dans *Les Larmes de l'assassin*, avec de tout autres personnages et une tout autre histoire. Et si Angel le tueur a à voir avec Jean Valjean, et le petit garçon, avec Cosette, heureusement, elle n'en avait pas conscience au moment d'écrire, sinon, l'ombre du grand Victor Hugo aurait été inhibitrice. En analysant son roman, Anne-Laure Bondoux y trouve encore l'influence d'un poème de Prévert, « L'Orgue de Barbarie », et celle du *Petit Prince* avec son renard.

L'auteur n'a pas l'ambition de renouveler la littérature, et on réinterprète mille fois les mêmes histoires... « Mais je pense l'avoir fait mien, ce renard ! », précise Anne-Laure Bondoux.

C'est aussi un moyen de transmettre aux enfants des bribes de choses qu'ils ne liront jamais, et qui avaient touché l'auteur. Ainsi dans *La Princetta et le Capitaine*, on trouve entre autre des références à *L'Île au Trésor* et aux *Voyages de Gulliver*.

Anne-Laure Bondoux ne construit pas très précisément à l'avance ses romans, parce qu'alors, dit-elle, « ça m'ennuie, parce que je connais l'histoire. Or ce qui me plaît, dans l'écriture, ce sont les surprises. J'ai mûri le personnage central, mais les personnages secondaires surgissent généralement de manière inattendue », et ce n'est qu'ensuite qu'elle leur donne une épaisseur.

Ainsi, dans *Pépites*, lorsque le cheval arrive, l'héroïne Bella Rossa lui donne une grande claque sur la croupe. « Je m'attendais à ce que le cheval s'en aille, relate l'auteur, et puis, il n'est pas parti ». Ce cheval avait une telle présence qu'elle a alors décidé qu'il accompagnerait Bella Rossa comme une sorte d'ombre, et qu'à un moment, elle le monterait et que ce serait un moment de liberté et de bonheur. Et de même, alors que l'auteur avait prévu de continuer l'histoire, lorsqu'elle écrit : « C'est vraiment un drôle de cheval », cela lui paraît être le mot de la fin, et donc elle arrête le livre.

Se laisser embarquer par les surprises, ce peut être un piège, car alors, on risque de partir dans toutes les directions. Du coup, le travail de l'écrivain, c'est de reconstruire le récit en amont, pour que la surprise soit bien intégrée.

Par exemple, dans *La Princetta et le Capitaine*, lors de la tempête, les lettres du bateau s'effacent en partie : l'Errabunda se transforme en Fabula. Or le propos du départ est de raconter une fable, une « fabula » : l'Errabunda est un nom inventé à rebours pour amener le Fabula...

rencontre avec Anne-Laure Bondoux

Les lieux choisis sont des lieux mythiques, ou du moins appartenant à sa mythologie personnelle. Ainsi le Chili des *Larmes de l'assassin* symbolise le bout du monde, et si *Pépites* se passe aux États-Unis, le pays n'est jamais nommé dans le roman.

Pour *La Princetta et le Capitaine*, le point de départ était le désir de faire un roman où la cartographie serait un élément important. Ça aurait pu être un roman historique, « l'ennui, confie Anne-Laure Bondoux, c'est que je ne suis pas historienne ni scientifique » : alors, pourquoi s'embarasser de contraintes qui ne sont pas l'essentiel de ce qu'elle veut faire passer ? De même, dans *Pépites*, il n'y a aucune date précise, pour éviter les erreurs historiques. C'est toute une stratégie de contournement d'obstacle qui est mise en place !

La Vie comme elle vient a au contraire un cadre réaliste, et est publié à L'École des loisirs, alors que la majorité de ses romans le sont chez Bayard. Le point de départ est une question qu'une jeune de 4^e qui lui pose : « Pourquoi n'avez-vous que des personnages masculins dans tous vos livres ? » Elle décide alors de remédier à cet état de fait, se demande : « Qu'est-ce qui pour moi, dans mon histoire personnelle, est vraiment féminin ? » et répond : « D'avoir des enfants ». Elle écrit alors une histoire dans un cadre contemporain, en lien avec sa propre histoire. Comme c'était juste après *Les Larmes de l'assassin*, et totalement différent, elle a eu envie de le proposer également à des éditeurs très différents.

Anne-Laure Bondoux cherche toujours le plus de liberté possible. Si Bayard reste son port d'attache prioritaire, et qu'elle apprécie le travail avec cette maison parce qu'humainement, ça se passe bien, elle a eu envie d'élargir son champ d'action, y compris en terme d'éditeurs. D'ailleurs, note-t-elle, « rendre jaloux les éditeurs, ça fait monter les à-valoir ». Et surtout, elle refuse tout « esprit maison ».

Après avoir goûté à l'écriture de spectacles vivants (théâtre et même chanson), avant d'être éditée, elle se lance maintenant dans l'adaptation des *Larmes de l'assassin* pour le cinéma. Sur la commande d'une petite maison de production, Prima Linéa, elle a travaillé au scénario, d'abord seule puis avec le futur réalisateur. Son idée de départ était qu'une bonne adaptation doit être infidèle. Ce livre, dont on disait : « Il est très cinématographique » est en fait très littéraire, et l'écriture cinématographique est très contraignante et très âpre – mais enrichissante. Il faut ainsi modifier ou préciser quantité de choses : décider de la manière d'habiller ses personnages, corriger telle anomalie dont

aucun lecteur ne s'était jamais aperçu (les héros vont en ville acheter des moutons ; en route, ils croisent un berger avec son troupeau, ils tuent le berger, et poursuivent leur chemin jusqu'à la ville... Or s'ils croisent un troupeau de mouton, quel besoin ont-ils de continuer ? Il faut donc que le personnage du berger soit remplacé par un autre). « Ceux qui ont aimé le livre seront sûrement déçus, prévient l'auteur, j'écris pour ceux qui ne le connaissent pas ».

Anne-Laure Bondoux a cependant hâte de se remettre à l'écriture d'un roman, qui reste sa forme privilégiée d'expression. Le temps consacré à l'écriture d'un roman est variable, de trois mois à un an. Le plus satisfaisant pour Anne-Laure Bondoux est d'y passer six mois.

Le Destin de Linus Hoppe est son premier roman important. La fin du tome 1 appelle une suite, mais il peut se suffire à lui-même. Comme elle ignorait s'il serait accepté, elle a préféré ne pas écrire la suite immédiatement. Du coup, ce fut vraiment difficile de reprendre la rédaction d'un tome 2, au point qu'elle a dû en jeter 300 pages, qu'elle a condensées dans les trente premières pages du tome 3 qui est ainsi devenu le tome 2. Depuis, elle écrit tout d'un coup...

Les premières années, elle y passait ses journées et ses soirées. Aujourd'hui, elle écrit pendant la journée, sans trop d'horaires fixes ni de rituels ; en revanche, il lui est nécessaire d'être à son bureau, ni les trains ni les hôtels ne lui conviennent.

Anne-Laure Bondoux ne fait pas lire son texte à un comité d'adolescents, car elle écrit pour eux, et non pour leur plaire forcément. Un adolescent qui dira : « Ce personnage-là, je le déteste », c'est très bien, et c'est très bien que le personnage soit là quand même, souligne-t-elle. Ainsi dans *Pépites*, le fait que Bella Rossa soit trompée par l'homme qu'elle aime, et que malgré sa colère elle décide de le garder, a questionné beaucoup de jeunes. Anne-Laure Bondoux veut donner aux adolescents l'envie d'aller plus loin dans la vie, même si cette vie n'est pas toujours facile. Dans chacun de ses livres, est posée une question que l'auteur a envie d'explorer. Pour éviter une écriture didactique, il y a toujours des personnages qui voient les choses différemment du héros, qui le font douter. Elle cherche à faire pénétrer le lecteur dans la tête de son personnage – forcément complexe –, à lui faire éprouver ses émotions. Finalement, la seule certitude que l'auteur veut partager, c'est : « La vie, ça vaut le coup ! »

Marie-Ange Pompignoli